

Copie anonyme - n°anonymat : 870126



Z2-00102
870126
Dis Lit BL

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 9

Session : 2023

Épreuve de : FRANÇAIS

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

« Connais-toi toi-même ». La formule, inscrite sur le fronton du temple de la pythie de Delphes, a résonné à travers les âges comme une invitation à déployer tous les moyens humains possibles pour approfondir la connaissance de la nature humaine. L'exercice philosophique, le développement des sciences, l'art poétique sont autant de manières d'adhérer à cette exigence première de recherche de la vérité (morale, scientifique, spirituelle ou esthétique...)

Jacques Bourverene, dans son ouvrage La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie (2008), s'inscrit dans cet héritage lorsque il renouvelle par une série de questions la méditation sur la fonction de la littérature. « Pourquoi avons-nous besoin de la littérature, en plus de la science et de la philosophie, pour nous aider à résoudre certains de nos problèmes ? et qu'est-ce qui fait exactement la spécificité de la littérature, considérée comme une voie d'accès, qui ne pourrait être remplacé par aucune autre, à la connaissance et à la vérité ? » La reprise du questionnement épistémologique (« Pourquoi ») actualise la mise en évidence d'une certaine ambiguïté du champ littéraire, dont la « spécificité » est contestée en droit par la philosophie et la science. Ainsi, la citation de Bourverene a une charge polémique, quoique la forme interrogative atténue l'univocité du propos en le plaçant, dans une tradition socratique, sous le signe du questionnement ouvert. Le problème soulevé est celui de la légitimité de la littérature, et donc de sa crédibilité. En effet, le syntagme « en plus » à la première ligne indique en pointillés que philosophie, science et littérature ne sont pas ontologiquement contradictoires, mais procèdent plutôt d'une complémentarité essentielle. Leur non-substituabilité, posée comme un axiome principal par Bourverene, implique que chacun de ces domaines fonde un régime de pensée qui lui est propre, de sorte que l'on peut les considérer comme les trois pôles équilibrés d'un triangle équilatéral. Le vif intérêt de démarcation conditionne donc la crédibilité de la littérature. Et

c'est pourquoi, semble dire Bourcier, nous éprouvons un « besoin » de littérature, lequel se confond avec un désir de posséder la « connaissance » et la « vérité » auxquelles celle-ci nous donne accès (« voie d'accès »). Le choix d'une telle expression n'est pas anodin, puisque la « voie d'accès » est chargée sémantiquement de toute une symbolique qui réfère au rite initiatique, au franchissement d'un seuil, d'une porte qui marque la jonction entre deux mondes, entre un ici et un ailleurs à découvrir et explorer. Or fait, l'espace littéraire est assimilé à un lieu nouveau, dont la pénétration permet de trouver des réponses à « certains de nos problèmes ». L'indétermination de ceux-ci (utilisation du pluriel ou de pronoms impersonnels dans toute la citation) contraste avec la définition, placée à la clause, d'une « connaissance » et « vérité » uniques (« la » répété deux fois, ce qui montre bien que la littérature se réclame d'une certaine objectivité). Pour Bourcier, si la littérature peut être conçue comme une aide (« aider »), c'est-à-dire comme une béquille de mots ou un support textuel sur lequel s'appuyer, c'est précisément parce qu'il lui reconnaît sinon des vertus thérapeutiques et médicales, ou au moins des vertus cognitives et intellectuelles. Elle peut donc concurrencer sur son terrain la science et la philosophie sans trop souffrir d'un complexe d'infériorité. Finalement, tout le sel du propos de Bourcier est de remarquer, en nuancant toutefois (pas d'affirmation catégorique et péremptoire), que l'étude du « pourquoi » de la littérature passe nécessairement par l'étude de la puissance du langage et du pouvoir des mots. En effet, cela seul fait que la littérature est irremplaçable et nécessaire pour le développement de l'esprit.

La littérature appréhendée comme régime de pensée spécifique permet-elle d'atteindre efficacement la « connaissance » et « la vérité » ?

Nous venons que la mise à nu du geste scripturaire permet d'observer une certaine puissance du langage, et par là-même de la littérature, qui autorise, mieux que la philosophie et la science, le cheminement vers la connaissance et la vérité (I)

Mais le « besoin » de littérature dépend de l'effectivité de celle-ci à résoudre les « problèmes » que nous nous posons, de sorte que l'efficacité de la littérature réside dans sa capacité à approfondir et comprendre la condition humaine (II)

Finalement, la littérature comme « voie d'accès » irremplaçable trouve sa légitimité et sa justification dans la quête anthropologique ouverte, car sa principale fonction est de faire miroiter l'ensemble des mondes humains possibles (III)

* *

*

La littérature est dotée d'une efficacité qui lui est spécifique. Cette qualité non-partageable fonde sa capacité unique à parvenir, par la puissance du langage et le travail sur les mots, à la connaissance et la vérité.

Il en peut certes considérer, avec Jacques Bourveron, que la littérature possède des attributs qui lui sont propres et lui permettent de produire connaissance et vérité.

Marguerite Duras dans Le Vice-Consul évoque le lien de l'amour et des sentiments que la lucidité accompagne dans leur extinction. Avec Duras, on a la folie en pleine lumière car elle écrit que « je suis devenue folle en pleine raison ». La mondiane de Savannakhet, chassée de chez ses parents après que ceux-ci eurent appris sa grossesse et condamnée à la mendicité et à la prostitution pour survivre, incarne la misère extrême des Indes et la déchéance humaine en général. Le ventre gonflé de poissons crus et d'un enfant qui lui mange les entrailles, la mondiane a le génie du rire, des sanglots et des larmes. Son existence ouvre sur une béance que ne parviennent à décrire ni la science ni la philosophie. Et de fait, les personnages durasiens interrompent leurs phrases, les laissant inachevées, dans le sous-entendu et l'implicite. Duras a voulu creuser cette « spécificité » de la littérature en allant à l'« os, au plus pauvre de la phrase », dans un style de la pauvreté et du recueillement. Le paradoxe et ses familiers - catachrèse, oxymore, chiasme, synesthésie... - charpentent toute son œuvre et indiquent selon un axe invisible où se situent la connaissance et la vérité : dans la stratégie de l'ambivalence qui expose la complexité du monde et de ses apparences.

Le caractère irremplaçable de la littérature invite à exploiter ses ressources pour construire de la connaissance et cerner la vérité. L'œuvre de Lionel Bloy est traversée par la colère d'une attente et d'un espoir déçus, qui fondent de nombreux thèmes de ses ouvrages : la dilection pour la véhémence, la dénonciation de l'hypocrisie bourgeoise et le rêve d'une apocalypse. Se reconnaissant une « nature incendiaire » mais avouant aussi « un besoin ardent de tendresse humaine », Bloy a voulu unir au monde sa croyance en un absolu spirituel. Tel un Job sur le fumier de la culture moderne, dénonçant l'idéologie du Progrès, œuvre du démon et des suppôts de Satan, il enfonça avec une détermination sans faille le clou catholique dans la tête de tous ces chrétiens à la foi « modique ». Écrivain de l'excès et de la démesure, s'autorisant tous les abus qu'il pratique avec un art consommé, une

sorte d'ironie impavide, Bloy a voulu monter la « voie d'accès » à Dieu. Éloquent comme Ézékiel et pauvre comme Job, la puissance de sa parole (sa « catapultinorité ») conjugue deux souverainetés : celle que lui donne un verbe nourri à la source biblique et celle que lui confère sa pauvreté. « Grandiloque de boue et de flammes », Bloy se présente dans Le Désespéré sous les traits de « l'ainé Glarchenon », « grand Inquisiteur de France », « bellucarié en costume de geyon de bureau ». L'œuvre de Bloy montre bien que la littérature, comme le seul sel sur une plaie mal cautérisée, peut donner accès à la vérité. « La » vérité, au sens où elle-ci est un absolu spirituel que seul l'intuition mystique, plus tard transmise sur un support écrit, peut cerner.

La littérature considérée comme « voie d'accès » implique que celle-ci est un franchissement de seuil, le passage d'un état de plus grande ignorance à un état de moins grande ignorance. Montaigne dans ses Essais écrit que « Me pinçant pour autrui, je me suis peint en moi de couleurs plus nettes, que n'étaient les miennes premières. Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait. Livre consubstantiel à son auteur [...] » Cette assertion montre bien que le projet de dévoilement de soi passe par le processus d'écriture. L'addition est la mémoire du changement. Observant que la vie, « inégale et multiforme », le style de Montaigne épouse ce mouvement fluide et ^{est} continu en ce faisant « gambades et escapades ». La littérature, parce qu'elle autorise la description (éthopée et prosopopée) du moi visé dans le devenir fluctuant de la vie, a un pouvoir heuristique que ne peuvent pas revendiquer ni la philosophie ni la science. C'est pourquoi elle nous « aide » à « résoudre » certains problèmes, parmi lesquels celui de l'identité. La complémentarité entre ces deux ~~disciplines~~ disciplines force donc le constat d'une nécessité de la littérature, sans laquelle l'harmonie est brisée et la vérité perdue car rendue inaccessible.

On a ainsi vu que, pour s'inscrire dans le questionnement de Bourdieu, la littérature pourrait prétendre à l'égalité de statut avec la science et la philosophie en ce qui concerne la quête et la recherche de la connaissance et de la vérité. Seulement, elle emprunte une « voie d'accès » différente pour y parvenir. Néanmoins, si l'existence de la littérature est conditionnée par sa capacité à cerner la vérité, et non pas des vérités plurielles et contradictoires, ne risque-t-elle pas de perdre ~~son~~ sa plasticité et sa capacité à comprendre la complexité du monde ?

✱✱
✱

Copie anonyme - n°anonymat : 870126

Emplacement
GR Code

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 9

Session : 2023

Épreuve de : FRANÇAIS

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Le « besoin » de littérature répond à des exigences pragmatiques ou pratico-pratiques, parmi lesquelles celle de trouver des clés de résolution à « certains de nos problèmes ». Pourtant, elle ne se réduit pas uniquement à cela.

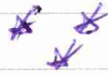
L'efficacité de la littérature, ce qui la rend attractive, réside dans sa capacité à approfondir et comprendre (plutôt que d'expliquer) la condition humaine. Ébranlé par la culpabilité à cause de divers événements de son existence, comme son auto-acusation de viol, sa condamnation à mort pour conspiration ou son séjour dans la « maison des morts », Dostoïevski n'a eu de cesse de se prémunir contre ses pulsions meurtrières inconscientes en les amutant par sa parole à lui - l'écriture. Comme il le dit à travers la bouche de l'homme souterrain, « Je vois que la délirescence viendra quand je lui aurai donné forme littéraire ». « Je ne suis pas un littérateur. Je ne veux pas être un littérateur ». Le style intentionnellement prosaïque de précis-verbal de Dostoïevski, qui lui fut souvent reproché (Tolstoï, Tourgueniev...), modèle et visé avec puissance et exactitude le parler du petit-peuple des villes. Le refus du maniérisme, des feuilles d'iris et des améthystes, du goût du fer forgé et des arabesques, fonde un langage expressif qui reflète le mieux possible la conscience et le vœu de ses personnages tourmentés. À l'instar de Raskolnikov dans Crime et Châtiment, dont le suicide de l'être ouvre un espace fécond pour le lecteur dans le texte, l'écriture de l'écrivain russe, semblable au chant du bouc, donne accès à la vérité et à la connaissance anthropologique de la condition humaine.

Le questionnement qui est au fondement du geste littéraire unique toute tentative d'écriture, tout essai de produire de la littérature. Il incipit de W ou le souvenir d'enfance de Georges Perec présente un narrateur décrivant le fonctionnement totalitaire d'une cité dont le modèle exacerbé est l'idéal olympique et olympien. Les athlètes de W, lorsqu'ils n'accomplissent pas les performances requises, sont punis, emprisonnés ou supprimés.

Des officiels y sont anonymes et sans visages. La loi existe mais se modifie arbitrairement. W est la cité de la folie humaine, de ce qui est aléatoire et cruel. Finalement, l'athlète de W rejoint les forçats juifs dans les camps de concentration de la Seconde guerre mondiale. Dans la seconde partie de l'ouvrage, Perec présente une sorte d'autobiographie négative faite d'anodines anecdotes, comme si l'histoire personnelle était occultée par l'histoire inadmissible des hommes. Prudence, décence, lucidité... conscience que lorsque la vérité dépare en honneur le pouvoir de la fiction et de l'imagination, la littérature est impuissante. Le texte de Perec, bonifié de blancs et de mots flottants dans le vide de la page, se situe donc au croisement du questionnement biographique, historique et ethnographique. C'est d'ailleurs cela qui fonde sa richesse et sa profondeur épistémologique.

Toute réflexion sur le « pourquoi » de la littérature implique donc de comprendre ce qui motive le geste d'écriture. Michel Leiris dans L'Âge d'homme répond à la question « qu'est-ce qui fait un homme ? » par la proposition « Trouve en toi les traces de ton passé qui t'ont rendu tel ». Reproduisant en tête de son livre le tableau de Cranach : Lucrèce et Judith, Leiris a voulu montrer que toute son existence avait été liée à ces deux figures du sacrifice : sacrifice de soi et sacrifice pour autrui. Lucrèce et Judith, d'innocente pureté et la Ruse inspirée par Dieu, sont donc deux symboles du « pourquoi » de la littérature de Leiris. Pour ce dernier, l'exposition au danger, qui fait du torero un modèle pour l'écrivain et celui de la tauromachie le modèle de la littérature, est le véritable signe de la vérité artistique. Le texte est cette cape rouge dont s'enveloppe l'écrivain et qui appelle à lui la corne du taureau (jugement des lecteurs). Le sang, la mort et la sueur sont autant de signes qui renvoient à la tauromachie. Des larmes de chapiques (fureur mordue, sexe enflammé, tête ouverte, ombilic saignant...) marquent une fracture originelle, une blessure première que seule la littérature peut découvrir et tenter de guérir. La littérature a donc pour double vocation de rendre public et de rendre significatif, car toute l'intensité de l'événement vécu devra passer par les mots.

On a ainsi vu que la littérature ouvre sur "quelque chose de plus largement humain" (Genin) et qui permet à la fois de nuancer et d'approfondir l'interrogation de Beauverne. D'un côté, elle creuse des questionnements parfois sans réponses claires mais de l'autre, ce processus de questionnement est lui-même cheminement et marche vers la connaissance et la vérité de la condition humaine.



Plus que la vérité « réelle » telle que cherche à l'appréhender la science, la littérature s'attache à explorer des vérités humaines possibles, en les parcourant comme autant de mondes humains à découvrir.

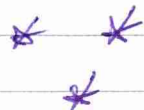
La littérature trouve ainsi sa justification dans la quête anthropologique ouverte, qui nous fait miroiter un ailleurs possible à conquérir par un travail de lecture puis d'écriture. Dans La Bibliothèque de Babel, l'écrivain argentin Borges décrit une bibliothèque infinie qui possède toutes les combinaisons possibles de signes et de lettres. Elle contient : « Tout : l'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des enchangos, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable [...] l'évangile apocryphe de Barabde, le commentaire de ce évangile, le commentaire du commentaire de ce évangile, le récit véridique de la mort, la traduction de tous les livres en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres » Cet affleurement immense de textes démine l'image d'un labyrinthe aux dimensions spatio-temporelles infinies et dont la figure géométrique de l'hexagone est l'unité de base.

On voit bien ici que la littérature présente un savoir absolu peut-être, dangereux surtout puisque le bibliothécaire, personnage souffrant qui est comme un double de Borges, évoque le potentiel de nuisance d'une telle propédeutique au savoir et à la vérité absolue. Néanmoins, la littérature ouvre sur d'autres mondes possibles car elle est une porte, un seuil à franchir, une « voie d'accès ».

La littérature est ainsi caractérisée par sa liberté, par sa capacité à nous faire éprouver le frisson du risque comme la joie du lecteur silencieux et solitaire. C'est pourquoi elle est si nécessaire, pour reprendre le propos de Beauverne. Dans Eynegnel's band I, qui est comme le prologue à Eynegnel's band II qui lui sert sur près de 500 pages dont 300 sont consacrées à l'idylle entre Bandamm et Virginia, 13 ans, nièce du colonel O'Callaghan, Céline décrit avec force détails, un lyrisme exacerbé et un réalisme cru ce feu d'amour. À trente ans de distance, le narrateur se souvient : « Ah, j'imaginais ce qui allait arriver. [...] baisers de petites filles. Cochon effroyable. Pervers monstre. Baisé une enfant. Clocque monnien ! Clocque satire », l'écriture de Céline, tout comme

Freud avant lui, semble avoir atteint le bœuf de l'espèce qui n'est pas jolif à voir, se moquant du qu'en dirait-on et de la petite monnaie des belles âmes étiquées. N'hésitant pas à écrire un roman pédophile accompli sous le régime de « Travail, Famille, Patrie », il est clair que l'œuvre de Céline prouve que la puissance de la littérature réside dans son autoconfermisme, dans sa manière d'explorer la réalité par les bords. Elle ne peut être « remplacée par aucune autre », comme dit Bourdieu, car cette « voie d'accès » est marquée du sceau de la folie littéraire, c'est-à-dire que la littérature s'approche au plus près du vécu humain pour l'appréhender dans toute sa nudité et nudité.

Finalement, l'interrogation de Bourdieu est à mettre en perspective avec le jeu du langage qui seul permet à l'écrivain, plus que le philosophe et le scientifique, d'accéder à une vérité certes partielle et toujours remise en cause, mais une vérité quand même (qui est peut-être la seule vérité que l'on puisse avoir ?) Dans Gargantua, Rabelais se présente comme un ordonnateur de festins littéraires, rassemblant les hommes dans leur diversité autour d'une même grande table pour partager un bon moment arrosé de vin plus que d'huile. Jouant le rôle de l'architrucien, qui cumule les deux fonctions d'échanson et de chantre, Rabelais amène la communication avec son lecteur par une profusion verbale et une abondance d'isotopies alimentaires qui ont pour but de le sustenter tant sur le registre matériel que spirituel ou intellectuel. Dès lors, on voit bien comme le dit Bourdieu que la « spécificité » de la littérature réside dans sa capacité de fédération des groupements humains pour leur communiquer une vérité accessible, agréable et partageable. L'œuvre de Rabelais est une invitation à effectuer par nous-même le geste de l'ethnologue, c'est-à-dire qu'il faut questionner le monde et soi-même dans un mouvement de la pensée dialogique et perpétuel afin de trouver des réponses à « certains de nos problèmes ».



Copie anonyme - n°anonymat : 870126

Emplacement
QR Code

Code épreuve : 259

Nombre de pages : 9

Session : 2023

Épreuve de : FRANÇAIS

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Pour conclure, l'assertion interrogative de Beauverne est dans sa forme même le reflet de ce que peut-être la littérature, à savoir un questionnement du monde humain sans cesse recommencé pour trouver des ébauches de réponses à certains de nos "problèmes". On a ainsi montré que l'activité littéraire (lecture, écriture, analyse...) engendrait un nouveau régime de pensée distinct des champs philosophique ou scientifique, qu'il veut compléter. En effet, on a vu que la littérature ne s'inscrit pas en porte-à-faux avec la recherche de la vérité et l'entreprise de construction de la connaissance mais qu'au contraire, elle les seconde efficacement. Pourtant, la littérature ne donne pas forcément accès à une vérité unique même si elle donne des directions de recherche de cette même vérité en formant la structure du paysage-cadre du réel. Dès lors, toute réflexion sur le "pourquoi" de la littérature trouve sa source dans le "besoin" immense que nous éprouvons de chercher des réponses neues aux questionnements qui nous hantent de jour en jour.

✱ ✱

✱

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

Lined writing area with horizontal ruling lines.